

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

"Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il les
ait oubliées."

CHARLES NODIER.

PARAIT LE 25 DE CHAQUE MOIS

DECEMBRE

6eme volume, 12eme livraison

MONTREAL

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, 45 PLACE JACQUES-CARTIER

1887

FRAN
NE
C.13
P.R.

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

1o Le Réveil littéraire (sonnet)	C. BEAULIEU
2o Kiset	BENJAMIN SULTE
3o La Colombe et la Fourmi (essai)	J. E. PRINCE
4o Le premier Centenaire de la Revue Canadienne	BROCHURE REPRODUITE
5o Un Oiseau sans Plumes	J. U. GREGORY
6o La France de l'Avenir	CH. DE BONNECHOSE
7o Table des Matières, 6e volume.	

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

Abonnement, payable d'avance	\$2.00
“ payable dans l'année	2.50

DIRECTEUR :

M. LOUIS TACHÉ,

Dépt du Secrétaire d'Etat,

OTTAWA.

GÉRANT :

M. EMMANUEL TASSÉ,

La Minerve, Montréal.

Les correspondances pour la rédaction devront être adressées au Directeur, et les remises de fonds au Gérant.

SONNET

— LE RÉVEIL LITTÉRAIRE —

Notre ciel, qui naguère encore
Semblait plongé dans le sommeil,
Sourit au jour qui vient d'éclorre
Et donne à l'univers l'éveil.

Voyez à l'horizon que dore
Ce pâle reflet de soleil,—
Et dites-moi si c'est l'aurore.
Ou, sinon, l'occident vermeil.

Moi, je vois un astre apparaître,
Mais je ne sais s'il vient de naître
Ou s'il s'en va déjà mourant,

Tant sont épaisses les ténèbres
Qui couvrent de voiles funèbres
Ce ciel jadis si transparent.

C. P. BEAULIEU.

KISET

L'été de 1697, M. de la Gemaeraie commandait au fort Cataracoui, situé où est la ville de Kingston à présent.

On lui annonça que la Chaudière-Noire, fameux chef iroquois, de la nation des Onnontagués, rôdait dans le voisinage, accompagné de quarante hommes. Cette nouvelle n'était pas rassurante, car depuis dix ans, la Chaudière-Noire répandait la terreur dans le Haut-Canada, le long de l'Ottawa, du Saint-Laurent, et jusqu'au lac Saint-Pierre.

Pendant que la garnison de Cataracoui se tenait sur le qui-vive par la crainte d'une attaque, une bande de trente-quatre jeunes Algonquins, recrutée aux Trois-Rivières et sur le territoire qui sépare le St Maurice de l'Ottawa, marchait à la sourdine contre les Iroquois et les rejoignait à la baie de Quinté.

Le plus âgé de ces guerriers n'avait pas vingt ans. Ils furent d'une prudence consommée dans la conduite de l'expédition, et ils tombèrent sur la Chaudière-Noire avant que d'avoir été aperçus.

La moitié des Iroquois succomba dans la lutte ; quelques-uns furent pris vivants, ainsi que la femme de la Chaudière-Noire.

Quant à ce dernier il reçut la mort en combattant, et ses dernières paroles furent : " Quelle disgrâce ! Moi qui faisais trembler la terre, je péris de la main d'un enfant ! "

L'automne de cette même année 1697, les Ursulines arrivaient aux Trois-Rivières pour y établir la communauté qui

subsiste encore et qui a une noble histoire à enchâsser dans les fastes du Canada français. La population blanche et sauvage accueillit avec amour les Sœurs du bon Dieu. Au premier rang se montrait Kisset, le vainqueur de la Chaudière-Noire. Il était l'homme du jour. Sa vaillance reportait comme un lustre sur les cérémonies religieuses et civiques de la réception enthousiaste dont les Ursulines étaient l'objet.

On a dit de moi que j'ai vécu il y a deux cents ans, et ce n'est pas à tort puisque je me suis identifié avec les personnages de cette époque, à force de les étudier. Je me représente très bien Kisset, en costume de guerre, attirant tous les yeux, et saluant les religieuses, au bord de cette anse qui fait l'extrémité de la rue du Platon, où Laviolette avait mis pied à terre, soixante-et-trois ans auparavant, pour fonder le fort des Trois-Rivières.

Les Algonquins, fiers et sauvages encore malgré les revers, étaient réfugiés autour des Trois-Rivières, d'où ils partaient souvent pour faire des coups dans le pays des Iroquois ou contre les colonies anglaises. La présence de Kisset doublait donc, aux yeux des spectateurs, l'importance de la manifestation de 1697. Le jeune héros eut ainsi son heure de gloire. Les témoignages de sympathie des Français pour la race algonquine, s'adressaient à lui. Il semblait faire revivre le fameux Piescaret que les Trifluviens ne pouvaient oublier.

Je ne sais ce que devint Kisset après 1697, mais, dans le registre de la paroisse des Trois-Rivières, année 1747, je lis cet acte qui n'a jamais été imprimé :

“ Ce jourd'hui 20 8bre 1747, je soussigné faisant les fonctions curiales aux Trois-Rivières, certifie avoir inhumé, avec les cérémonies ordinaires, dans le cimetière de cette paroisse, le corps de Jean-Baptiste Kisset, ancien chef des Algonkins, qui, à l'âge de dix-huit ans, a tué et levé la chevelure à la *Chaudière-Noire*, chef iroquois qui, avec son parti, désolait le

Canada. Il est mort hier, âgé d'environ quatre-vingt-quatre ans. (signature) frère Barnabé Cordier, récollet."

L'âge du défunt me paraît exagéré. S'il avait dix-huit ans en 1697, il devait avoir soixante-et-huit ans en 1747. Du reste, c'est presque toujours comme cela : ceux qui écrivent dans les registres ne songent pas à supputer les dates et ils font plus d'erreurs de chiffres qu'on ne le croirait.

Le Père Charlevoix, qui arriva dans la Nouvelle-France sept ans après la mort de la Chaudière-Noire, dit positivement que dans la bande de Ki8et il n'y avait pas un homme âgé de vingt ans, que c'étaient tous des jeunes gens qui faisaient la guerre sans se laisser conduire par les anciens de leur nation.

Le frère Barnabé Cordier a bien l'air d'avoir raison quand il écrit que Ki8et était alors âgé de dix-huit ans.

Mais pourquoi "Ki8et" ? N'est-ce pas plutôt Kiwet ou Kiouet ?

C'est "Ki8et" dans le registre des Trois-Rivières, comme c'était "Kihuiet" dans la bouche des Algonquins.

Le chiffre 8 se rend par "huit," en langue française. Les Algonquins se servent du son "hait" absolument comme les Français. Les Anglais ne prononcent pas la lettre u comme nous, et ils ont inventé le w, qui fait plutôt "houi" que "oui" et pas du tout "ui."

Nos anciennes archives nous montrent le chiffre 8 dans tous les noms algonquins où se rencontre le son "huit." Aha8eté, A8até, Qu8achi, Che8ikhichi8, Amusc8ar8i, Makate-8ask8abitich, ce dernier capitaine de la Petite-Nation, sur la rivière Ottawa.

Reste à savoir ce que signifie le mot Ki8et.

Le dictionnaire de la langue des Cris, du révérend Père Lacombe me porte à croire que le sens de ce nom est : " l'homme qui revient chez lui." car tous les mots qui sonnent comme Kiset, Kiweheu, Kiweh expriment, dans ce livre, l'idée de retourner, revenir, rentrer dans sa patrie. La langue des Cris est algonquine.

BENJAMIN SULTE.

ESSAI

— LA COLOMBE ET LA FOURMI —

La Fourmi travailleuse, à de vaines chimères
Ne dépense guère son temps ;
Par ses mœurs et ses goûts sévères,
Elle sait embellir et prolonger ses ans.

Un jour de la belle saison,
La colombe en voyage
S'abattit dans le voisinage
D'une Fourmi vaquant aux soins de sa maison.
L'endroit de ce logis sous terre
Etait un petit val, éloigné, solitaire,
A l'abri de tout vent
Là, dans cet humble isolement,
Jamais les noirs orages
N'avaient encor troublé l'inaltérable paix.
Pour trouver un forfait
Il fallait remonter les âges.
Sous le plomb d'un ardent soleil,
La Fourmi travaillait, allait, revenait vite,
Mettait tout autour en éveil,
Et, grain par grain, portait maint trésor à son gîte.
Or, la Colombe est grande Dame,
Cela se devine à son air.
—“ Ce travail assidu que votre état réclame,
Dit-elle au vermisseau, me semble bien amer.
Travaillez-vous toujours ainsi ?
Que le ciel a fait lourds votre faix en ce monde
Et votre ignorance profonde !
Croyez-moi, quittez ces lieux-ci

Cette solitude insensée
Qui ne va pas à vos talents.
C'est tout au plus si moines pénitents
Supporteraient cette prison forcée.
Sommes-nous, par hasard, faites pour ne rien voir ?
Fi de cette sagesse
Qui foule aux pieds plaisirs, amours, jeunesse !”
A ces mots, la Fourmi va se leurrer d'espoir
Et regretter le passé de sa vie,
Quand du fond d'un buisson, caché,
Un vautour plein d'envie,
L'aile au vent, le bec aiguisé,
Fond sur la Colombe et l'emporte.
Là finit l'entretien.

Considérant son bien,
La Fourmi tout émue entre et ferme sa porte.

J. E. PRINCE.

Québec, décembre 1887.

LA VIE A PARIS

(*Suite et fin.*)

Une jeune fille entre dans le monde, elle se marie ; trois ou quatre années s'étant écoulées, elle est en pleine possession de la place qu'elle doit occuper. Il lui faut ce temps, quelquefois un délai plus long encore, pour se révéler et pour conquérir sa place au soleil. Il est rare qu'une femme passe vingt-cinq ans sans avoir montré sa véritable mesure, et donné à ses contemporains les éléments nécessaires pour asseoir leur jugement.

La première de toutes les conditions pour que ce jugement soit favorable, c'est qu'elle soit née dans le milieu où elle doit vivre et qu'elle y ait été élevée.

Ce qui est digne de remarque, c'est que les étrangères et les filles de la bourgeoisie s'acclimatent infiniment mieux dans le grand monde que les filles de l'aristocratie française élevées loin de Paris, soit dans leur famille, soit dans quelque institution de chef-lieu.

La charmante petite héroïne de M. Halévy fera une "princesse" très séduisante. Des Américaines, des Anglaises sont devenues les plus charmantes femmes de la société de Paris. Des femmes issues d'un sang roturier sont de vraies grandes dames. Jamais, en revanche, une provinciale n'a su se débarrasser complètement de ses désavantages. Cela tient à ce qu'en France, chaque milieu a des allures qui lui sont propres. Il forme à lui seul une petite église. Les métropoles des divers départements sont des mondes minuscules où les barrières sociales sont cent fois plus infranchissables que partout

ailleurs. On ne raisonne pas de même à Poitiers qu'à Bordeaux, à Montpellier qu'à Rennes. Toutes ces capitales renferment quatre ou cinq sociétés bien tranchées ; la préoccupation de chacune d'elles est de se maintenir à son niveau et d'écraser celles qu'elles considèrent comme étant d'un rang inférieur. Il en résulte que le souci de la dignité de chaque personnage est une grosse affaire, et que l'importance des rôles devient visiblement disproportionnée avec celle des centres où s'agitent ces ambitions et ces intérêts.

Il faut avoir habitué, en France, une ville de province pour se rendre compte du degré d'ankylose morale et intellectuelle auquel on peut encore arriver au siècle du progrès et des lumières.

C'est un terrible coup de pouce pour un jeune cerveau que celui qu'impriment sans s'en douter des parents entichés de sots préjugés de caste et de rang. On ne sait pas à quel degré le défaut de s'arrêter à des vétilles d'amour-propre, à de sottes recherches d'orgueil, abaisse l'intelligence et ferme l'horizon de la pensée.

Les enfants élevés dans une atmosphère imprégnée de ces petites choses ont l'esprit irrémédiablement faussé au point de vue de la vie du monde. Jamais ils n'en aborderont les difficultés avec cette aisance et cette simplicité qui sont les seules armes nécessaires et efficaces.

“ Croyez-vous donc que vous allez faire sensation ? ” disait un vieil ambassadeur, passablement bourru mais plein de sens, à un jeune attaché qui arguait de sa timidité pour retarder ses débuts dans la société de son nouveau poste. La jeune beauté de Nantes, de Poitiers, de Lille ou de Reims ne pourra jamais se débarrasser de la conviction malencontreuse que ses faits et gestes sont d'une importance capitale. Elle croira ses pas observés, les nuances de son amabilité discernées, ses sou-

rires comptés. Elle prendra son rôle au grand sérieux, lui donnera une allure bien plus théâtrale qu'il ne convient, et, après avoir débuté une première fois à dix-huit ans, elle ne cessera jamais de débiter, et encore, et toujours, jusqu'à ce que, la vieillesse arrivée, elle tombe dans une misanthropie chagrine, ou dans une dévotion outrée, conséquences l'une ou l'autre de la série des désillusions qu'elle a subies.

Le secret de réussir dans le monde est de n'attacher aucune importance au succès, d'y apporter un oubli de soi et une simplicité entière. Il faut s'y montrer tel que l'on est, avec infiniment de réserve quant aux dons exceptionnels que l'on peut posséder.

Jamais le programme n'est mieux rempli que par les femmes qui ont été toute leur vie sur un pied de camaraderie familière avec ceux qu'elles sont appelées à fréquenter.

La même remarque est applicable aux hommes, mais la chose existe à un moindre degré. Le rôle des femmes comporte un art plus raffiné des petites choses de la vie courante, tandis que l'existence masculine, plus large, plus mouvementée, rend moins susceptible de contracter d'une façon irrémédiable le pli du milieu où l'on a vécu.

Je me flatte, mon jeune ami, au bout de dix minutes d'observation, de vous dénoncer la provinciale sous la femme du monde. Sa voix, son intonation, jusqu'à sa façon de marcher la révéleront. Je connais quelques signes certains qui me diront la bourgeoise, et cependant la distinction est infiniment plus délicate à établir. Je ne compte pas vous livrer, mon jeune ami, tous mes secrets. . . Un seul suffira pour vous faire juger de l'étude approfondie que j'ai faite de ces délicates nuances.

La provinciale a des regards inquiets : elle se méfie des paroles prononcées près d'elle à mi-voix. Un soupçon perpé-

tuel se lit dans l'expression de son visage. Elle goûte peu la plaisanterie, et ce badinage innocent dont des phrases à double entente font tous les frais lui inspire une terreur mortelle.

La femme de modeste extraction, mais élevée à Paris, n'aura point ce travers : elle voilera ses ignorances premières sous une timidité modeste; si elle est intelligente, elle apprendra vite et bien son rôle de femme du monde. L'écueil pour elle sera plutôt dans la partie technique, si on peut dire, du métier. Ainsi il est rare qu'elle apprenne l'art de s'habiller.

Une femme de qualité en grande toilette est généralement décolletée comme il convient, ni trop ni trop peu. La provinciale et la bourgeoise le sont presque toujours pas assez ou, infiniment trop. Il y a une mesure très délicate en pareille matière. La femme du monde de naissance et d'éducation a une telle habitude de la toilette qu'elle trouve cette mesure sans effort et sans étude. En revanche, celle qui attend ses débuts, ses fameux débuts ! pour arborer une robe décolletée, se tourmente, s'agite, se fait des scrupules, les met en œuvre... ou bien alors s'en débarrasse trop complètement.

Sur un seul terrain cependant, les filles de ducs, de hobereaux, de marchands, sont à égalité ! je n'ai encore jamais trouvé dans aucun milieu, sous aucun ciel, de fille d'Eve qui ne s'imaginât qu'elle devait à sa parure le plus clair de ses charmes. Notre mère commune, courbée sous la douleur de la faute, lorsque tremblante, humiliée, elle tressa des feuilles pour cacher sa nudité, dut se mirer dans une source pour arranger avec grâce ses voiles verdoyants, et cinq mille ans n'ont rien ôté à ses filles de cette préoccupation.

Mme de Maintenon, ce miracle de raison et de sagesse, cette intelligence si large, si pondérée, n'a pas su échapper à cette faiblesse. Elle se cachait, dit l'histoire, et pleurait d'humiliation parce que sa robe de parente pauvre était trop courte.

Une étrange modestie fait que toute femme attribuera ses succès à son ajustement et ce sera avec une foi plus complète, si cet effet est dû à sa nouveauté.

Une mondaine est sûre de triompher si elle a une jolie robe et si cette robe est neuve. Elle ne se rend pas compte de ce que ses goûts, ses habitudes, la distinction qui lui est propre, prêtent d'elle-même à ses vêtements, et que, si elle possède de ces qualités à un degré quelconque, elle les communiquera d'une façon égale à tout ce qu'elle choisit, à tout ce qu'elle porte ! Tel est l'art raffiné de la toilette, et c'est, à mon sens, une des séductions les plus irrésistibles chez la femme ; mais la plus incomparable virtuose en cette matière peut l'exercer avec une rare puissance, et en demeurer inconsciente.

Une des femmes qui possèdent au degré le plus remarquable ce talent, c'est Mme Henry Standish, la ravissante fille du comte Amédée des Cars.

Merveilleusement proportionnée, plutôt grande que petite, le mot élégante semble fait pour elle. Sa beauté et sa grâce sont l'essence même du convenu, mais la perfection du genre est poussée si loin que l'ensemble en devient rare et original.

Rien ne saurait être plus adorablement joli que la pose de cette tête petite et fière sur ces épaules un peu tombantes. Sa taille allongée et mince est peu flexible, mais cette raideur est exquise et sert à faire valoir une démarche souple et onduleuse qui n'a point son égale. Les pieds et les mains sont invraisemblables de petitesse. La forme en est d'une délicatesse merveilleuse. Cette ravissante personne a le fini et la grâce d'une statuette de Saxe de la bonne époque. Elle fait penser à un objet délicat, rare et fragile, pétri d'une pâte plus fine que la commune argile terrestre.

Tout ce qui l'habille, l'orne et l'entoure, est coûteux et

charmant. Le cadre de cette merveille est doré et ciselé. Son mari, le cousin germain du duc de Mouchy, est un homme du commerce le plus agréable. Il est le premier en titre et le plus fervent admirateur de sa jolie femme. Sa dévotion pour sa vivante idole est si ardente que l'encenser ouvertement semble lui faire plaisir : tout hommage éclatant rendu à sa divinité le charme et le ravit.

Mme Standish habite un très joli hôtel, avenue d'Iéna. L'ameublement et la décoration du plus pur Louis XVI s'harmonisent avec la délicate beauté de la maîtresse du logis. Les soirées qu'elle y donne sont un régal exquis pour ceux qui aiment le raffinement de l'élégance en toutes choses, et se complaisent dans la recherche de cet ordre. Rien, en effet, ne donne prise à la critique chez Mme Standish. Le choix des invités, l'ordonnance de la fête, les soins que prend la maîtresse de la maison du divertissement de ses amis, tout est de la qualité la plus rare, fait pour pénétrer les heureux mortels qui font partie de cette intimité, du sentiment de leur félicité.

Le comte Amédée des Cars a transmis à sa fille la finesse de son esprit. Ses appréciations sont justes, son jugement sûr. Elle dispense le charme de son entretien avec une réserve savante. Elle n'a besoin que de paraître pour conquérir les suffrages. Elle s'étudie à n'être pour le public que jolie. . . . Elle est spirituelle pour son intimité seulement.

Manifestement créée pour les succès du monde, elle se meut sur ce terrain glissant avec une admirable aisance. C'est une fée toute-puissante et qui réserve le meilleur de ses dons pour elle-même.

C'est ce qu'on ne saurait dire de la comtesse de Mailly-Nesle.

Pourrait-on, mon jeune ami, penser à décrire la société de Paris sans y faire entrer le portrait d'une des femmes les plus

séduisantes dont ce cercle choisi puisse s'enorgueillir ? Fille de la séduisante comtesse de Goulaine, dont la ville de Nantes garde le souvenir, c'est l'unique femme en qui la province n'ait laissé aucune trace, et une telle exception confirme ma règle. Mme de Mailly apporta dans la capitale, vers l'âge de dix-huit ans, la fleur d'une beauté à l'allure saisissante, énigmatique. Son regard brille d'un éclat un peu sombre, son teint chaud, ses cheveux fauves, sa bouche au sourire rare, la parfaite régularité de ses traits constituent un ensemble unique. Cependant le pli de sa bouche est un peu amer. . . . Elle évoque la pensée d'une Muse moderne et tragique.

Musicienne consommée, la nature l'a douée d'une voix superbe. Jamais les salons de Paris ne retentirent d'accents plus troublants. Riche, belle, mariée à un seigneur de haut parage, qu'est-ce donc qui marque le caractère de sa beauté d'une mélancolie un peu farouche ? Je me suis laissé parler d'un ciel conjugal chargé de nuages très noirs. . . puis d'une séparation. . . et je n'ai pu me garder de penser que les Muses étaient fort bien sûr d'Hélicon. . . que cette altitude convenait à leurs nobles aspirations, à leur mission artistique. . . tandis que le soin de rendre heureux de simples mortels ne les occupait guère.

La comtesse de Goulaine accompagne sa charmante fille dans le monde, veillant sur le trésor de son amour maternel avec une sollicitude touchante, un peu épeurée.

Vous rencontrerez également, mon jeune ami, dans les grands bals où vous serez convié, deux sœurs dont le charme vous semblera bien captivant ; le contraste est frappant entre la fine beauté brune de l'aînée et le superbe éclat blond de la cadette. Chacun les a nommées. Il s'agit de la baronne de Vaufreland et de la baronne de Noirmont.

L'aînée a des traits fins d'une adorable régularité, une petite

tête couronnée de beaux cheveux noirs relevés avec une simplicité artistique qui donne une grâce antique à son profil délicat. Elle s'habille avec une savante recherche, mettant sa coquetterie à éviter tout ce qui apporterait une note trop éclatante dans la gamme discrète de sa fine élégance. Douce, aimable, réservée, cette charmante femme exerce la vertu d'une bonté et d'une bienveillance qui jamais ne se démentent.

Sa ravissante sœur est d'une beauté à laquelle chaque année semble ajouter un nouvel éclat. Elle a de grands yeux bleus et rieurs, une bouche formée pour sourire, un joli menton à fossettes, et sa taille superbe épanouit les grâces d'une jeunesse qui atteint seulement la perfection de son développement. C'est une gaie charmeuse, une des femmes que rêvait Rubens, libres fleurs écloses sous le soleil de la joie, faites pour donner sur leur passage la sensation lumineuse d'un rayon perçant la brume plate et incolore de la vie quotidienne.

Cte PAUL VASILI.

LE PREMIER CENTENAIRE DE "LA REVUE CANADIENNE."

Ne pas faire erreur : *La Revue canadienne* n'a pas cent ans ; M. Benjamin Sulte non plus ; mais la *Revue* a de larges colonnes et M. Sulte a une bonne plume : et de 1864 à 1887, M. Sulte a su donner cent articles à cette revue mensuelle.

C'est un événement pour notre monde littéraire qu'un "centenaire d'articles" dans une publication de ce genre.

Aussi les collaborateurs anciens et nouveaux de la *Revue* ont-ils accueilli avec faveur l'idée de fêter ce "centenaire" d'espèce nouvelle. Grâce à la munificence de M. Alphonse Desjardins, député d'Hochelaga, un ami des lettres et l'un des anciens propriétaires de la *Revue*, nous nous trouvâmes le 23 décembre 1886, en présence d'un splendide menu revêtu pour la circonstance de couleurs littéraires.

Ceux qui eurent le plaisir d'être présents se souviendront longtemps de ces quelques heures !

Le dessert fut, croyons-nous, le premier de ce genre donné au Canada et le plus délicat pour des gourmets littéraires.

Qu'on en juge : le voici en vers et en prose.

A. M. BENJAMIN SULTE.

(Pour son centenaire)

Centenaire déjà ! Que suis-je donc moi-même ?

Un jour, il m'en souvient, j'eus un plaisir extrême

A voir vos premiers vers, à les faire imprimer. (1)
 Ils étaient si bien faits que l'on dut exprimer
 Un doute injurieux ; de Dupont l'œuvre entière,
 De la première page à la page dernière,
 Avec soin compulsée avant *l'imprimatur*,
 Vous donna droit, scellant votre succès futur.
 Mais ce jour est bien loin ! Bien des jours, des années
 Ont passé sur le monde, et nos deux destinées
 Faites comme toujours, de bonheurs, de revers,
 Nous ont vu prodiguer et la prose et les vers.
 Vous étiez débutant et j'étais l'Aristarque,
 Et pour rire de moi, l'on m'appelait Monarque
 Du royaume des pions. Les rôles sont changés.
 Lorsque tous vos écrits sont par ordre rangés,
 Par l'esprit, la valeur, ainsi que par le nombre,
 Ils rejettent déjà plus d'un ancien dans l'ombre.
 Vous en avez ici, bien compté, jusqu'à cent.
 Pour un homme aussi jeune, enfin, c'est indécent !
 Je proteste... mais non, je me soumetts d'emblée.
 A quoi bon protester ? Votre plume endiablée
 N'en irait que plus vite ; il ne resterait plus
 De papier que pour vous ; et nos cris superflus
 Ne nous obtiendraient pas un coin dans la *Revue*
 Il vaut bien mieux, ayant mon intérêt en vue,—
 Vous êtes devenu critique à votre tour,
 Et sans être, entre nous, commode chaque jour,—
 Mieux vaut donc implorer pour un prochain volume
 Une page indulgente à votre brave plume.
 Certain qu'avec plaisir, toujours on vous lira,
 Poète, historien, critique, *et cætera*.
 Allez votre chemin— mais un peu moins sévère—
 Et donnez-nous bientôt un autre centenaire.

PIERRE J. O. CHAUVEAU.

Montréal, 11 décembre 1886.

(1) M. Sulte, tout jeune et encore inconnu, avait envoyé une pièce de vers au *Journal de l'instruction publique*, lorsque M. Chauveau était surintendant de l'éducation. M. Chauveau et M. Lenoir, l'assistant rédacteur, hésitèrent à la publier ayant cru remarquer d'abord une forte ressemblance avec les poésies de Pierre Dupont.

LA FRATERNITÉ NATIONALE.

.....

Quant à nous, qui vivons déjà dans l'exil, tout ce que nous avons droit de vous demander à vous, nos frères du Canada, c'est votre bonne estime et cet amour fraternel, que le Dante a si heureusement nommé "*la carita del natio loco*," "la charité de la terre natale." De cela nous avons grand besoin, et c'est ce support moral, qu'au nom de tous mes compatriotes vivant aux États-Unis, je vous conjure de ne jamais nous retirer.

EDMOND MALLET.

Washington, ce 10 décembre 1886.

—

∞ Si nous te demandions : " Où prends-tu, pour écrire
 ∞ Une très grande histoire et tant de vers charmants,
 ∞ Les longs loisirs qu'il faut à qui cherche à bien dire ? "
 ∞ Tu riras aux éclats... Ton secret pour produire,
 ∞ Est de mettre à profit tous les petits moments.

ALFRED GARNEAU.

Ottawa, 4 janvier 1887.

—

I have the greatest pleasure in associating my name with that of my colleagues and offering a sincere homage of praise to Mr. Benjamin Sulte on the occasion of his 100th contribution to *La Revue Canadienne*. My opinion of Mr. Sulte's standing as a man of letters has been expressed on several public occasions, and I am glad to repeat that while Crémazie is the Hugo ; Fréchette, the Lamartine ; Sulte is the Béné-

ranger of Canada. His poems are perhaps more distinctively national than those of any other writer, because they are confined to the songs of the people. Mr. Sulte's subsequent labours as an essayist and an historiographer have since widened the circle of his usefulness and added to the enduring character of his reputation. I sincerely wish him many years of literary vivacity and vitality.

JOHN LESPÉRANCE.

Montreal, Dec. 14, 1886.

EXTRAIT D'UN POÈME INÉDIT INTITULÉ : " LA CLOCHE."

II

(1775)

.....
 Quinze ans, depuis ces jours de deuil, se sont passés ;
 Les nôtres, patients, ont, de leurs bras lassés,
 Jour par jour réparé les pertes de la guerre
 Et repris leur courage en cultivant la terre.
 Ils sont tristes, parfois ; mais ils sentent pourtant
 Chanter encore, au fond de leur cœur palpitant,
 Cet espoir que Dieu donne à celui qui travaille.
 S'ils ont, hélas ! été vaincus dans la bataille,
 Ils ont gardé pour eux leurs foyers et leurs champs ;
 Et, le soir, revenant par les soleils couchants,
 A travers les blés mûrs ou sous les forêts vertes,
 Ils sentent pénétrer, dans leurs âmes ouvertes,
 Cet hymne consolant que, partout, le Seigneur
 Verse sur la forêt et sur la terre en fleur,
 Et qu'à son tour la fleur,— comme l'écho d'un temple,—
 Redit au cœur ému de l'homme qui contemple.

Ah ! vous tous qui vivez au sein de nos cités,
 Qui parcourez, le jour, à pas précipités,
 L'amour de l'or au cœur, le dur pavé des villes,
 Et dont même les nuits ne sont jamais tranquilles,
 Vous croyez vivre ici ; mais vous ne savez pas
 Ce qu'offre de plus doux l'existence là-bas,
 Dans ces grandes forêts calme où l'oiseau chante,
 Dans ces champs parfumés où le ruisseau serpente,
 Où tout rit au soleil et baigne dans l'air pur,
 Où l'œil, pour horizon, n'a que l'immense azur.
 C'est là que l'âme en proie à la douleur profonde,
 Sent déjà, tout au fond de la larme féconde,
 Germer,— comme un point d'or que le ciel fait briller,—
 Cette fleur de l'espoir qui doit la consoler.

.....
 O magiques splendeurs des soleils radieux
 Qui jetez jusqu'à nous l'éclat lointain des cieux !
 O souffles bienfaisants, ô lueurs constellées
 Qui rayez le manteau de nos nuits étoilées !
 Parfums des champs, frissons des grands lacs endormis,
 Ombre épaisse des bois où le Seigneur a mis,
 Près de l'oiseau qui dort, le ver-luisant qui rampe
 Et poursuit son labeur au reflet de sa lampe !
 Travail béni du jour, calme repos du soir,
 C'est vous qui nous avez sauvés du désespoir !

.....
 NAPOLÉON LEGENDRE.

VERS LE PASSÉ

— Chez le docteur Bender —

J'ai tenu à revoir Boston, ville des plus curieuses de l'Amérique du Nord. Là, habitent les Bostonnais, nos ennemis de jadis, nos admirateurs d'aujourd'hui. Et, puis, dois-je l'avouer ? à Boston vit mon compagnon de collège, mon vieil ami Ben-

der. L'idée de le revoir, de presser sa loyale main me faisait grand plaisir, et tout à coup cette pensée réveilla chez moi tout un essaim de souvenirs.

O primavera gioventu della vita !

Jeunesse, printemps de la vie, te rappel' -tu des après-midi du dimanche passés sous le toit hospitalier du docteur ? C'est là, rue d'Aiguillon, dans une petite maison, proprette, à l'allure correcte, bourgeoise, que nous devisions *de omnibus rebus et quibusdam aliis*.

D'habitude nous nous éparpillions dans une salle oblongue, située au second, où l'automne et l'hiver flambait un bon feu de grille. Mademoiselle Eva, bambine de cinq ans, maître Ludwig, gaillard de trois ans, y étaient admis quand ils avaient été bien sages. Je dois avouer que mademoiselle Eva restait avec nous plus souvent que Ludwig ; mais enfin, il faut que jeunesse se casse.

Dans cette salle Paul de Cazes nous causait de la France, de la Bretagne, de la Vendée, de ses études sur les cantons de l'Est, de ses débuts de journaliste à Joliette, où il avait été le prédécesseur de Languedoc. Il s'en montrait très fier. Le-gendre dissertait sur l'étymologie des mots. Oscar Dunn,—ce cher et regretté Dunn—lui donnait la réplique et finissait par arriver bon premier avec son "*Glossaire*." Marmette rêvait alors "*Le Chevalier de Mornac*." Le docteur Hubert Larue—encore un disparu—nous expliquait son "*Voyage sentimental sur la rue St. Jean*." Blumhart nous disait ses ambitions : il voulait avoir un grand journal aux rouages bien compliqués. Achintre, dans sa langue de poète et de méridional, nous parlait de Méry, de Théophile Gauthier, de Victor Hugo, de Louis Veillot, de Lacordaire, de la guerre de Crimée, de la vie des sous-officiers à l'école de cavalerie de Saumur, de l'école des peloton, des Bermudes, de Salnave, de Saint-Domingue.

Quelle verve possédait ce mort regretté ! Quel vide il a laissé parmi nous ! Edouard Deville hasardait quelques mots après Achintre. Cet ancien officier de la marine française semblait toujours timide. Il se faisait petit et pourtant quand la glace se rompait il y allait avec autant d'entrain qu'Achintre. Gare alors au Japon, à Ste-Hélène, à Taïti, à Juan Fernandez, cet île de Robinson Crusoé que nous avons tous plus ou moins habitée pendant notre enfance.

Chapleau, Lynch, Paquet, le Dr de Saint-George, Joseph Roy, du *Quotidien*, Henri de Lagrave, Buteau Turcotte, Charles Langelier, Massiah, encore un mort !—Eudore Evanturel se mettaient de la partie, et ainsi se passaient les après-midi du dimanche.

Quelquefois Stewart, du *Chronicle*, nous parlait du rapprochement des races.

—Nous serions plus fort en ne formant qu'une seule nationalité, affirmait-il.

Je lui citais alors l'*Histoire des Canadiens-français* par Benjamin Sulte, en lui disant :

—La nationalité canadienne-française a déjà fait ses preuves comme absorbant. Pourquoi ne pas lui donner la préférence ?

Et la discussion de s'échauffer, et les cigares de s'allumer. La tempête grondait alors, tempête de vent qui se terminait habituellement dans un verre de vieux Montrachet.

Souventes fois, de graves politiques se glissaient dans la petite maison de la rue d'Aiguillon. C'étaient presque tous des ministres ou des députés en herbe. Ces personnages ne nous empêchaient pas d'avoir nos franches coudées et de faire chômer leurs combinaisons dès qu'elles nous ennuyaient.

Un soir il y eut invasion chez le Dr Bender. L'Assemblée législative siégeait ; le faubourg St-Jean brûlait. Chacun de courir au secours des infortunés. Dans un zeste de temps la cour de Bender fut encombrée de meubles et d'ustensiles de ménage.

Je vois encore d'ici mon ami Lynch, ministre des terres de la Couronne, le docteur Cameron, député de Huntingdon, et mon ami Watts, ancien député de Drummond et d'Arthabaska. Lynch sauvait une horloge et y mettait un soin honnête que les Prussiens ne savent pas trouver en pareille occurrence. Les deux autres députés étaient attelés sur une valise énorme, un de ces gros coffres de la campagne. Ils le traînaient cahin-caha, suant, soufflant. Le hasard avait mis entre les mains de ces deux partisans de la loyale opposition de Sa Majesté, un meuble aussi lourd, pour le moins, qu'était le coffre-fort du trésorier de la Province. Par chance, ils le menèrent à bon port tout comme s'ils avaient été députés ministériels. Ce soir là, Bouthillier, ancien député de Rouville, eut la spécialité du sauvetage des carioles. Il en arracha quatre aux flammes, et il les mena triomphalement devant la maison de Bender.

Outre nos soirées du dimanche il y avait aussi quelques réceptions de gala au cénacle de la rue d'Aiguillon. D'abord chaque automne un dîner aux huîtres : il était de rigueur, ainsi que celui de la Noël et des Rois. Le 30 juillet, on fêtait l'anniversaire du docteur. Le jour de la fête de la Reine... nous buvions à la France. Dans l'après-midi du jour de l'An, nous faisons la revue de l'année, et le jour des Morts nous pensions à ceux qui nous avaient quitté le sourire sur les lèvres, nous promettant de se revoir, si nous suivions la ligne droite.

Ainsi se passaient nos réunions de la rue d'Aiguillon.

Je dois ajouter que chaque dimanche, il y avait un petit dîner de famille, où un intime était convié.

Quelquefois aussi quand une frégate française était en rade de Québec, quand un ami des Etats-Unis, de France ou d'ailleurs était de passage chez nous, le ban et l'arrière-ban étaient convoqués. On rencontrait alors des littérateurs, des artistes, des poètes, des peintres, des militaires, des marins, des voyageurs, des explorateurs illustres. C'est là—chez Bender—qu'est venu se reposer pendant une heure l'enseigne de vaisseau La Tour, ce héros qui, d'un coup de Torpille, a fait couler le navire amiral chinois, pendant la dernière guerre.

Le petit salon, tapissé en papier imitant le cuir de Cordoue, s'ouvrait en ces circonstances solennelles.

Ma foi, cette pièce était fort coquette. On y voyait des bronzes de Pradier, des terres cuites, des porcelaines de Sèvres, des cuivres vénitiens. Au mur était suspendu un chef-d'œuvre de Théophile Hamel, un portrait de M. Bender le père—encore un philanthrope celui là.—Au-dessus du manteau de la cheminée, l'œil s'arrêtait sur une toile de Jules Taché, représentant un *fiord* norvégien. Tout autour du salon, sur des lambrequins, s'étaient des chinoiseries, des petits gnômes japonais, des vieilles faïences. Ici, tout révélait sans luxe, sans ostentation les goûts artistiques du maître. C'est dans cette pièce que Auguste La Rue, en grande tenue de capitaine d'artillerie venait chanter la *dona è mobile*, pendant que Lavallée tenait le piano. C'est ici que fut composée la célèbre marche de Pie IX ; c'est ici que Prume a fait rire et pleurer son violon.

Chez notre hôte les heures fuyaient dorées dans le sablier du temps. Ici la vie passait sans nous toucher, ne faisant que nous éventer du bout de son aile.

Et nos promenades en voitures, l'été ; en traîneaux, l'hiver ! Comme il faisait bon d'aller causer à Lorette, à Montmorency, à Sainte-Foye. Ce fut en flânant ainsi que l'ami Bender eût l'idée d'écrire la vie de son grand-père Perreault, ce type du gentilhomme Canadien-français. Ce fut dans une de nos courses à travers les neiges et les sapins qu'il se décida à écrire sa monographie de la littérature canadienne-française.

Par un après-midi d'automne nous vîmes des femmes sur le chemin de Lorette. En jupes rouges et bleues, portant câlines blanches, mantelet noir, elles brayaient le lin. Les feuilles pourprées ou mordorées étaient encore suspendues mollement aux grands arbres, les horizons encadraient à merveille le soleil couchant, les Laurentides, le fleuve assoupi, le vieux Québec qui allaient dormir son repos d'hiver. Les brayeuses chantaient en cadence :

Le fils du Roy s'en va chassant !

N'est-ce pas là un vrai tableau de la vieille école française ?

Mais envollez-vous mes souvenirs !

Le train entre en gare de Boston. Le docteur Bender est là, il m'attend, et ce soir, sous le manteau, tout en fumant, nous causerons des bonnes vieilles heures et des neiges d'antan.

Oh ! jeunesse, printemps de la vie !
O primavera gioventu della vita !

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

A MON CHER BENJAMIN SULTE

Le semeur matinal, dès le printemps, sans trêve,
 Jette l'or de ses blés dans le tiède sillon.
 Il contemple d'avance, en un superbe rêve,
 L'épi qui flottera comme un fier pavillon.

Quand vient l'été, que l'eau baise en chantant la grève,
 Que dans l'air parfumé danse le papillon,
 Les oiseaux font leurs nids, jetant leur note brève
 Et voltigeant au ciel comme un gai tourbillon.

Toi, tu sèmes toujours au champ de la science,
 Toi, toujours tu bâtis, tout plein de patience,
 Peinant comme un forçat, chantant comme un pinson.

L'homme des champs sait bien que c'est pour lui qu'il sème ;
 L'oiseau bâtit son nid pour un couple qui s'aime ;
 Toi, tu songes à tous. O la grande leçon !

PAMPHILE LEMAY.

La croyance de nos ancêtres est le principe supérieur de notre vie sociale, et on a eu raison de dire qu'on n'est Canadien-français qu'à demi, quand on n'est pas en même temps catholique. Le jour en effet où nous oublierons les bienfaits que la religion d'une main généreuse a répandus sur nous, de ce jour, nous briserons avec le passé et avec nos traditions patriotiques.

L. A. PRUD'HOMME.

St-Boniface, le 13 décembre, 1886.

ACROSTICHE

un a voix patriotique a trouvé dans nos âmes
 un écho fort et pur, qui redit en tous lieux
 Les exploits des héros qui furent nos aïeux ;
 Les éméraires acteurs, dans cent terribles drames,
 Envoqués par sa plume en termes radieux.

F. G. MARCHAND.

St-Jean, 14 décembre 1886.

AVIS AUX JEUNES GENS SUR LEURS LECTURES

Ne cherchez pas la pâture de votre intelligence dans cette multitude de romans et de drames que la presse du dix-neuvième siècle enfante chaque jour, avec une si déplorable fécondité. Pour l'honneur de votre goût et de vos sentiments, professez le dédain le plus marqué pour cette littérature sans principes et sans règle, qui n'a d'autre guide que le caprice de l'écrivain, présente dans ses productions le mélange le plus bizarre du grandiose ou plutôt de l'emphatique avec le trivial, et ne cherche qu'à exciter des émotions sans se mettre en peine de la cause qui les produit, et de l'effet qui en résulte. Si, dans ces œuvres, on rencontre quelquefois un style pittoresque, des récits qui excitent l'intérêt, des peintures de mœurs plus ou moins fidèles, là, on ne trouve pas l'idéal qui satisfait et agrandit l'âme, et le type du beau qui seul a droit de commander l'admiration.

Trop souvent l'écrivain sans conscience va remuer au fond de l'homme la lie de corruption que recèle toujours la nature

dégradée, et la limpidité du cœur disparaît dans le trouble qu'il produit. On quitte ces pages avec des émotions ; mais jamais avec cette pure exaltation que cause une œuvre empreinte d'une vraie beauté littéraire. L'esprit ne gagne rien à cette littérature ; le cœur y perd beaucoup. La société s'avilit sous l'influence de ces livres pervers.

Eloignez-vous de ces tristes productions. Elles sont un poison qui atteindrait bien pernicieusement vos plus nobles facultés. Conservez le goût de la grande et saine littérature, relisez-en les admirables chefs-d'œuvre. Aimez à vous entretenir avec ces hommes supérieurs qui ont reçu du Ciel le don d'instruire et de charmer par leurs écrits. Vous vous trouverez alors dans une atmosphère qui agrandit les idées, épure les sentiments, ennoblit le caractère.

J. S. RAYMOND.

LE CENTENAIRE

Sulte passe ! "Est-ce lui, dit un octogénaire,
Est-ce lui, le héros de ce gai centenaire ?"
Oui, lui dis je ? Il reprend : "N'avez-vous pas trouvé
Que pour un centenaire il s'est bien conservé ?"
Le bon vieillard avait, méprise pardonnée,
Pris le centième écrit pour la centième année !

M. J. A. POISSON.

A NOTRE VÉTÉRAN

Honneur au vétéran de *La Revue canadienne*, BENJAMIN SULTE, et prospérité à l'œuvre éminemment patriotique qu'il patronne avec tant de dévouement.

L'histoire fait connaître ce que nous avons été et ce que nous sommes.

La littérature, prose et poésie, montre ce que sont nos penseurs et ce que nous valons.

Et dans cette publication canadienne-française, patronnée par notre cher AMPHITRYON, la science n'est point mise de côté.

OCT. CUISSET.

A MONSIEUR B. SULTE

A l'occasion de la publication de son centième article dans *La Revue Canadienne*.

RONDEAU.

Après vingt-cinq ans d'un heureux ménage,
Quand l'époux fidèle et la femme sage,
Ensemble ayant vu bons et mauvais jours,
De leur marche un peu suspendent le cours,
Et peuvent, joyeux, constater que l'âge,
Par eux oublié le long du voyage,
N'a pas sur leurs fronts fait trop de ravage ;
Les jours envolés leurs semblent si courts,
Après vingt-cinq ans,

Que, sans les enfants, leur vivant ouvrage,
 Ils pourraient douter que le mariage
 Date de si loin ; car s'aimant toujours
 Et ne sentant pas encor leurs pieds lourds,
 Ils ont conservé jeunesse et courage
 Après vingt-cinq ans.

ERNEST MARCEAU.

Ottawa, 13 décembre 1886.

MON CHER SULTE

Je suis heureux de m'associer aux nombreux collaborateurs de la *Revue canadienne*, pour témoigner de la fécondité de votre plume et rendre hommage à un réel talent. Pour vous qui mettez la satisfaction du devoir accompli au-dessus de toute autre considération, et qui préférez la gloire à l'argent—la gloire pure avec son nimbe d'or,—vous trouverez peut-être agréable que le public vous paie d'une monnaie impérissable les cent articles que vous avez publiés dans la *Revue*. C'est dû, et j'apporte mon obole au plus persévérant ami des lettres canadiennes.

EDMOND LAREAU.

NOTRE LITTÉRATURE

Le génie et le caractère d'un peuple se retrouvent nécessairement dans ses productions littéraires.

La littérature canadienne portera donc l'empreinte de la force, de la franchise et de la gaité !

Elle sera croyante et respectueuse, chaste et réservée.

Chez elle, pas de scepticisme dans les idées, de mollesse dans les sentiments, d'affectation dans le langage.

Elle n'engendrera pas mélancolie et ne laissera, dans l'esprit et le cœur, que de saines et vivifiantes impressions.

La forme, chez elle, sera soignée et correcte, mais le fond l'emportera sur la forme.

De cette façon elle acquerra une renommée solide et durable, et elle fera du bien.

J. DESROSIERS.

Montreal, 8 décembre 1886.

DEUX CENTENAIRES

A MONSIEUR BENJAMIN SULTE, A L'OCCASION DE SON CENTIÈME ARTICLE
DANS LA "REVUE CANADIENNE."

L'un courbait vers le sol son front chargé d'années,
L'autre marchait d'un pas ferme vers l'avenir ;
Le premier songeait aux illusions passées,
Le second méditait des travaux à venir.

Pour l'un, le siècle entier n'était que comme un jour,
On le nommait lui-même une ombre surannée ;
Pour l'autre, ardent lutteur et rêveur tour à tour ;
Chaque heure était un jour, chaque jour une année.

Le vieillard affaibli sous le poids de cent ans,
S'éteint comme une plume à la fin de son cycle ;
Salte, conteur, poète et faiseur de romans,
Signe au plus fort de l'âge un centième article.

P. B. MIGNAULT.

Montréal, 23 décembre 1886.

A BENJAMIN SULTE

On m'a dit souvent ou bien j'ai dû lire
Que prenant la lyre
Au lieu du burin,
Vous avez jadis, poète en liesse,
Chanté la jeunesse
Dans plus d'un quatrain ;

Que vous étiez même un amant fidèle
D'une damoiselle
Au teint rose et frais,
Que nous appelons muse ou poésie
Et que l'on convie
A tous nos secrets.

Vous l'aimiez beaucoup si j'en prends pour gage
Ce charmant ménage
Des jours d'autrefois,
Où plus fier qu'un roi dans son grand royaume,
Vous sentiez l'arôme
De son fin minois ;

Où vous étiez seul, ne sachant du monde
Que ce qu'il émonde.
De tous vos soucis,
Où vous n'aviez pas ces heures arides
Qui creusent des rides
Entre les sourcils.

Vous courriez les bois, vous cueilliez les roses
Sur la route écloses
Aux baisers du jour ;
Et vous repreniez le soir à la brune
Par un clair de lune
Vos propos d'amour.

Oh ! ces temps heureux comme on les gaspille !
Qui donc éparpille
Nos illusions ?
Que l'on ne peut plus renouer leur nombre,
Tant il se fait sombre
Sur nos horizons.

Qui donc vous a fait oublier si vite
Votre favorite
A l'œil azuré ?
Que vous n'avez plus pour elle un sourire,
Elle dont l'empire
Vous était sacré.

Quelle ingratitude envers votre muse !
Elle vous accuse
Et pleure tout bas.
Pauvre ange déchu, repliant son aile,
Elle vous appelle,
N'entendez-vous pas ?

N'entendez-vous pas sa voix éplorée ?
De myrte parée,
Elle vous attend.
Redonnez-lui donc à cette pauvrete,
Son gentil poète
De ses nuits d'antan.

A tous les oublis sa bonté pardonne.
Elle ne rançonne
Que le ravisseur
Et je crois savoir que Clio la sage
Ne prend pas ombrage
De sa jeune sœur.

GONZALVE DESAULNIERS.

LA FRANCE DE L'AVENIR

Un éminent critique canadien, M. l'abbé Casgrain, a indiqué en termes parfaits aux écrivains de son pays la mission à eux confiée, et les dons que Dieu leur a départis pour l'accomplir. " Représentants de la race latine, notre mission est d'opposer au positivisme anglo-américain, à ses intérêts matérialistes, à son égoïsme grossier, les tendances d'un ordre plus élevé. Vous avez devant vous une des plus magnifiques carrières qu'il soit donné à des hommes d'ambitionner. Issus de la race la plus chevaleresque et la plus intelligente de l'Europe, vous êtes nés à une époque où le reste du monde a vieilli, dans une patrie neuve, d'un peuple jeune et plein de sève. Vous avez, dans l'âme et sous les yeux, toutes les sources d'inspiration, au cœur de fortes croyances, devant vous une gigantesque nature où semblent croître d'elles-mêmes les grandes pensées ; une histoire féconde en dramatiques événements, en souvenirs héroïques. En exploitant ces ressources, vous pouvez créer des ouvrages qui s'imposeront à l'admiration et vous mettront à la tête du mouvement intellectuel dans cet hémisphère."

Si ce vœu était exaucé, si, après avoir conquis la suprématie dans le Nord américain, les Français-canadiens, donnant la main à leurs frères de la Louisiane et des États du Nord-Est, étendaient cette influence intellectuelle et morale jusqu'au cœur des États-Unis, ils pourraient peut-être rouvrir au génie de la race latine l'Amérique tout entière. De même que leurs pères, les vaillants semeurs de l'Ouest, avec le grain de froment, jetaient dans les sillons du Nouveau-Monde le souvenir de la France ; eux aussi, avec leurs livres, avec leurs journaux, avec leur conférences, avec leurs sociétés de St-Jean-Baptiste sèment à pleines mains les idées de la race latine qui, déjà, germent, ça et là, dans le sol étonné des États-Unis.

Qui oserait dire ce que, dans un demi siècle, sera devenue l'hégémonie anglo-américaine? Inondée du côté de l'Est par les Allemands et par les Irlandais (le seul mois de mai dernier en a vu débarquer cinquante mille), et prise à revers par les émigrants du Céleste Empire, la grande république n'appartiendra bientôt que de nom à la race de ses fondateurs. Comment prévoir les destinées d'une nation qui a commencé par la tête ronde des puritains pour aboutir, qui sait, à la queue des Chinois? Un jour, peut-être, les races noire, mongole, germanique, celtique, se heurteront, là-bas, dans un choc effroyable. Ce jour-là, les ossements des Peaux-Rouges tressailleront de joie sous la terre où fut la prairie.

Mais auparavant bien des choses arriveront. Peut-on douter, par exemple, que les Etats-Unis ne veuillent tôt ou tard, faire sentir à la vieille Europe le poids du nouveau monde. De quelle importance il sera alors pour la France, pour tous les pays latins, de ne pas abandonner l'impulsion de cette formidable machine, aux intérêts, aux passions d'une rivale. Qui sait si l'appoint que les descendants des Gallo-Romains apporteront, à une certaine heure, dans la chose publique, ne sera pas décisif? Qui sait même si, quelque part ils ne créeront pas un nouvel Etat? Alexis de Tocqueville, ce voyant de notre siècle, a prédit qu'un jour, "en dépit de la conquête, les Français arriveraient à fonder à eux seuls un bel empire dans le nouveau monde, plus éclairés peut-être, plus moraux et plus heureux que leurs pères."

Sans attendre les grands événements d'un avenir encore éloigné, faisons en sorte que pas un Français "du vieux pays" ne reste désormais insouciant du Canada. Ce n'est pas dans la tête, mais dans le cœur de chacun de nous que ce nom devrait être gravé. Il est vrai, une catastrophe a jadis arraché de nos bras les Français d'Amérique; leurs destinées ne sont plus les nôtres; ils forment un nouveau peuple. Qu'importe: là-bas, dans l'immensité de notre ancienne colonie, il existe

un beau lac, vaste comme une mer : on le nomme Erié. Tout à coup, une partie de son onde s'enfuit, s'incline, puis s'engloutit au fond d'un gigantesque abîme. Dans cette chute effroyable qui la sépare à jamais de sa source, la nappe d'eau brisée, mugissante, désespérée, semble s'anéantir. Tout a disparu sous un immense voile de vapeur et d'écume. Du sein de ce chaos, un fleuve va sortir, cherchant sa voie ; il la trouvera et coulera puissant et calme, pour former bien loin de l'Erié un autre beau lac, avec un nouveau nom et de nouveaux rivages. Qu'importe la distance, qu'importent les rives et les noms ! Erié, Ontario, vos ondes ne sont-elles pas les mêmes et, dans leur azur, ne reflètent-elles pas le même ciel !

CH. DE BONNECHOSE.

UN OISEAU SANS PLUMES

Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage.

LA FONTAINE.

“ A tout seigneur tout honneur,” dit, un vieux proverbe, et voici en quelle circonstance, il y a quelques années, je dus m'efforcer d'être complaisant à l'égard d'un personnage distingué en visite à Québec.

Le gentilhomme en question qui, soit dit en passant, est un savant et un littérateur d'un grand mérite, se prit d'intérêt pour l'étude des poissons des environs de notre ville et de la pêche qu'on leur fait. Je lui avais décrit en termes si élogieux nos lacs incomparables et les belles truites aux différentes nuances qui les habitent, qu'il manifesta le désir de visiter ces endroits.

Je lui fis l'offre de mes services : un canot fut retenu, et, m'étant pourvu de cannes à pêcher, lignes, hameçons, enfin de tout l'attirail nécessaire, je me préparai à le recevoir, ainsi que madame la duchesse, leur fils et leurs deux filles.

Au jour convenu, par une belle après-midi de juin, nous partîmes en voiture, en route pour un lac en renom, à quelque douze milles de la ville.

Les nobles étrangers furent bientôt installés dans le canot, qui ne tarda pas à glisser mollement sur le lac calme et poli comme un miroir ; mais pas une truite ne put être prise pour corroborer les rapports enthousiastes que j'avais faits.

J'étais mortifié et désappointé en même temps de leur peu de succès.

M'étant placé sur l'avant du canot, je déployai tout le savoir-faire que plusieurs années de pratique m'avaient appris ; mais ce fut en vain, pas une truite ne se montra.

Je me retournai pour voir à quoi mes hôtes passaient leur temps. Je les vis en frais de disséquer une fleur des champs ramassée sur la route, le comparant avec d'autres de même famille qu'ils avaient connues en Europe.

Ce noble personnage, en mentionnant le nom scientifique de cette fleur, me demanda s'il existait d'autres espèces de la même famille en Amérique. Cette question était de nature à ajouter à mon embarras, et je dus avouer que mes connaissances en botanique n'étaient pas assez étendues pour me prononcer sur un tel sujet. Un profond silence s'ensuivit jusqu'au moment où, jetant les yeux sur des rochers voisins, il me demanda si je pouvais lui dire de quelle formation ils étaient. Evidemment, me dis-je, je ne suis pas l'homme qu'il faut pour entretenir de tels savants. Et ma réponse, en fait de géologie, ne fut guère plus heureuse que la précédente.

Tenant cependant à établir mes titres à des connaissances de quelque nature, je me tournai vers le duc, et lui dis d'abord, qu'en Amérique, le nombre des personnes qui consacraient leur temps à des études scientifiques étaient très restreint.

“ Pourquoi cela, demanda-t-il ?

“ Parce que cela ne paie pas ; et, dans ce pays-ci, chacun a besoin de tout son savoir et de toute son énergie pour faire de l'argent ; et l'homme de science a bien peu de chance d'arriver à la fortune. Cependant, ajoutai-je, Votre Grâce ne doit pas se former une opinion du degré de connaissances des habitants de ce pays par mon ignorance de la botanique et de la géologie. Nous nous efforçons tous d'acquérir quelques connaissances particulières dans les arts ou les sciences. Quelques-uns cultivent la musique, d'autres dessinent, s'occupent de

peinture ou de choses qui sont utiles ou agréables. Quant à moi personnellement, étant amateur de chasse et de pêche, je suis devenu familier avec les différentes variétés d'oiseaux et de poissons de ce pays, et je serai heureux de mettre au service de Votre Grâce, mes connaissances en ornithologie et en pisciculture."

"Merci," répliqua le noble duc, "je connais très bien vos oiseaux américains, et je puis dire à leur chant le nom de plusieurs d'entre eux. Ainsi l'oiseau que nous entendons en ce moment est le merle," ce qui était vrai, et j'en conclus qu'en effet il connaissait nos oiseaux, au moins celui-ci.

Un peu plus loin, un autre chanteur attira son attention. "Vous connaissez sans doute cet oiseau, me dit-il ?

"Oh ! oui, répliquai-je, je le connais bien ; ils sont très nombreux dans les environs, et de fait, ils le sont partout."

"Je le connais aussi, dit Sa Grâce c'est le..... le.....j'ai son nom sur le bout des lèvres..... c'est bien singulier que je ne puisse le nommer. Comment appelez-vous donc cet oiseau ?"

Chacun son tour, dis-je en moi-même, en voyant l'embaras du duc, et je ne pus m'empêcher d'éprouver une certaine satisfaction en pensant jusqu'à quel point il venait de se prendre dans ses propres filets.

Après un profond salut, je lui dis : "cet oiseau, Votre Grâce, est appelé un rossignol irlandais ; mais c'est en réalité un oiseau d'un autre plumage, ou plutôt c'est un oiseau sans plumes, c'est une grenouille...."

J'observai du coin de l'œil l'effet de cette réponse chez mes nobles hôtes, mais les regards qu'ils portèrent sur moi étaient empreints de la plus parfaite incrédulité. Sa Grâce me dit

que j'étais dans l'erreur, qu'il connaissait bien cet oiseau, seulement qu'il ne s'en rappelait pas le nom dans le moment.

Je ne voulus pas, par déférence, engager une discussion à ce sujet avec un personnage aussi distingué. Je me contentai de lui dire que l'objet en question était tout près, et je fis signe au rameur de nous y conduire.

Quelques coups d'aviron suffirent pour nous rapprocher du rivage auprès d'un tronc d'arbre renversé et en partie submergé, et sur l'extrémité duquel était assise une petite grenouille qui, à notre vue, fit un bond et plongea dans le lac.

Sa Grâce, rougissant quelque peu, avoua " que ça lui paraissait bien être une grenouille après tout."

Je saluai de nouveau, tout en faisant remarquer, en souriant, le plaisir que j'éprouvais de ce que Sa Grâce ne quitterait pas l'Amérique avec l'idée peu favorable qu'elle pouvait s'être formée du savoir scientifique de quelques-uns de ses habitants d'après mon ignorance personnelle de la botanique et de la géologie.

Et si je raconte cet incident, ce n'est pas dans l'intention de faire voir la manière dont je me suis tiré d'affaire dans une circonstance critique, mais bien pour prouver une fois de plus que personne, quelque élevé que puisse être son état social, ne peut se vanter d'être parfait, et que les plus savants même pêchent toujours par quelque côté.

J. U. GREGORY.

TABLE DES MATIERES

1887

SIXIÈME VOLUME

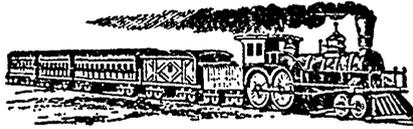
	PAGE
SONNET, par Ernest Marceau.....	3
ANTICOSTI OU L'ISLE DE L'ASSOMPTION, PROLOGUE. I.—HISTOIRE. II.—TOPOGRAPHIE. III.—POPULATION. IV.—HISTOIRE NATURELLE. V.—LES CHAMPS DE LA MORT. VI.—LOUIS-OLIVIER GAMACHE. VII.—DEUX NOMS. VIII.—NAUFRAGES. EPILOGUE. par Louis H. Taché.....	4, 99, 387
PETIT BOUQUET (Poésie) par Chas A. Gauvreau.....	23
LES CHIENS, par Benjamin Sulte.....	24
LE RIRE (Poésie) par Chas A. Gauvreau.....	31
LES PETITES DETTES, par Walter Clech.....	32
FOUR YEARS AGO (Poésie) par Armand Rinfret.....	38
LES CHATEAUX DU ROI DE BAVIÈRE, par Albert Bataille.....	40
ANTOINETTE DE MIRECOURT (MME LEPROMON), aduction de J. A. Genand.....	46, 149, 234, 270, 325, 361, 417

	PAGE.
APRÈS VINGT ANS (Poésie) par Napoléon Legendre.....	97
A LA CAMPAGNE (Poésie) par A. R	100
DIES IRÆ, par P. J. O. Chauveau.....	111
SONNET (à une femme) par Georges Demain	123
CES PAUVRES BÊTES, par Walter Clech.....	124
UNE CROISADE CANADIENNE AU XIX ^E SIÈCLE. par M. J. A. MacKay.....	129, 228
LA SITUATION ACTUELLE DU PAPE, par A. B. Routhier	143
LA CRISE DU RÉGIME PARLEMENTAIRE, par A. D. DeCelles.....	193
VIEUX MOTS FRANÇAIS, par Alph. Lusignan	227
SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA (Bibliographie) par J. Hermas Charland.....	229
BIBLIOGRAPHIE (La Bibliothèque française)	232
DEUX ANNÉES A PARIS SOUS LE SECOND EMPIRE, par François Langelier.....	241
LA NOCE AU VILLAGE (Poésie) par Napoléon Legendre.....	289
LE MATIN A LA CAMPAGNE, Par Arthur Buies.....	294
GOD SAVE THE QUEEN (Origine du).....	298
LE VOYAGEUR (Nouvelle), par Napoléon Legendre.....	300
VISION (Poésie), par M. J. A. Poisson.....	345
MGR TACHÉ (Biographie), par J.-Herma Charland.....	347
ESPOIR EN DIEU (Poésie), par Georges Demain.....	354
CHRONIQUE D'OTTAWA, par Flavien Moffet.....	356
AU BORD DE LA MER, par Louis-H. Taché.....	385

	PAGES.
LES CHANSONS DE FRANCE * (de Father Prout), traduction de A. H. Taschereau.....	393
L'ART (Sonnet), par Charles Küster.....	412
LES COLONS DE St. CYRIAC, par Arthur Buies	413
LE MUSICIEN (Poésie), par M. J. Marsile.....	433
LE CARDINAL TASCHEREAU (Biographie), par J.-Hermas Charland.....	435
BONNE NUIT, PAPA ! (Poésie) par A. Morisset.....	439
LE COMTE DE PARIS ET LA FAMILLE D'ORLÉANS, * I.—LE COMTE DE PARIS. II.—LA COMTESSE DE PARIS ET SES ENFANTS. III.—LA FAMILLE D'ORLÉANS. par le Cte Paul Vasili.....	441
LE CENTENAIRE DE CORNEILLE (Poésie), par Théodore Vibert.....	474
RONALD ET MISETTE, par Albert Delpit.....	476-488
LACHINE, par Benj. Sulte	481
LE HIBOU } LE CAIQUE } SONNETS, par Aimé Mottin	486-487
LA VIE A PARIS, par le Cte Paul Vasili.....	511-536
SONNET, par C. P. Beaulieu	520
KISSET, par Benj. Sulte	530
LA COLOMBE ET LA FOURMI (Essai), par J. E. Priace	534
LE PREMIER CENTENAIRE DE LA REVUE CANADIENNE, A M. BENJ. SULTE, par P. J. O. Chauveau. LA FRATERNITÉ NATIONALE, par Edmond Mallet. ACROSTICHE, par Alfred Gauvreau. LETTRE, par John Lespérance. 1775 (Extrait), par Nap. Legendre. VERS LE PASSÉ, par Faucher de St. Maurice.	

* Le typographe, par erreur, a traduit le nom de plume "*Father Prout*" employé par un éminent écrivain irlandais, par "*l'Abbé Prout*."

	PAGES
LE PREMIER CENTENAIRE—<i>Suite.</i>	
SONNET, par Pamphile Lemay.	
PENSÉE, par L. A. Prud'homme.	
ACROSTICHE, par F. G. Marchand.	
AVIS SUR LES LECTURES, par J. S. Raymond.	
LE CENTENAIRE, par M. J. A. Poisson.	
A NOTRE VÉTÉRAN, par Oct. Cuisset.	
RONDEAU, par Ernest Marceau.	
LETRE, par Edmond Lareau.	
NOTRE LITTÉRATURE, par Jos. DesRosiers.	
DEUX CENTENAIRES, par P. B. Mignault.	
POÉSIE, par Gonzalve Desaulniers.	
brochure reproduite.	544
LA FRANCE DE L'AVENIR,	
par Ch. de Bonnechose.....	563
UN OISEAU SANS PLUMES,	
par J. U. Gregory.....	566
TABLE DES MATIÈRES,	
sixième volume (1887).....	571



CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

1887 — ARRANGEMENTS D'ETE — 1887

A partir de mai, les trains de ce chemin de fer circuleront tous les jours, les dimanches exceptés, comme suit :

LAISSERONT LA POINTE-LEVIS

Pour Halifax et St-Jean	8.00 A.M.
Pour la Rivière-du-Loup	11.25 P.M.
Pour la Rivière-du-Loup	5.25 P.M.

ARRIVERONT A LA POINTE-LEVIS

De Halifax et St-Jean	6.45 P.M.
De la Rivière-du-Loup.....	1.47 P.M.
De la Rivière-du-Loup.....	5.00 A.M.

Le char Palais qui part de Lévis, le mardi, le jeudi et le samedi, se rend directement à Halifax, et celui qui part le lundi, le mercredi et le vendredi se rend à St-Jean.

Tous les trains circulent sur l'étalon chronométrique de l'Est.

D. POTTINGER,

Surintendant en chef.



DEPARTEMENT DU REVENU DE L'INTERIEUR.

ACTE à l'effet de modifier et refondre tels que modifiés les divers actes concernant la falsification des substances alimentaires et des drogues—1884.

Cet acte est maintenant en opération et ses dispositions sont mises en force.

Les manufacturiers et les vendeurs de substances alimentaires falsifiées sont sujet à des amendes élevées, sur conviction de contravention à la loi, et sont prévenues que plusieurs accusations ont été prouvées et amendes exigées.

Le public est prié de ne pas oublier que d'après les dispositions de cet Acte, les Conseils Municipaux peuvent nommer des Inspecteurs et obtenir les services du Chimiste-analyste officiel dans leur district moyennant la moitié des taux réglés par l'Acte, l'autre moitié étant payée par le Département du Revenu de l'Intérieur.

Toutes personnes peuvent bénéficier de la mise en opération de cet Acte, et des services du Chimiste-analyste, en se conformant aux dispositions de cet Acte.

EDWARD MATHL,

Commissaire du Revenu de l'Intérieur

Ottawa, novembre 1886.



AVIS AUX ENTREPRENEURS.

ON RECEVRA à ce bureau jusqu'à JEUDI, le 29 DECEMBRE courant, des soumissions cachetées adressées au soussigné avec la suscription "Soumission pour Bureau de Poste à Coaticook, P. Q.," pour les différents travaux à faire pour la construction et l'achèvement d'un Bureau de Poste à Coaticook, P. Q.

On pourra voir les devis au Ministère des Travaux Publics, Ottawa, et au bureau du Percepteur des Douanes, à Coaticook, à partir de Mardi, le 13^{ème} jour de Décembre.

Aucune soumission ne sera prise en considération à moins qu'elle ne soit faite sur la formule qui sera fournie, et signée de la main des soumissionnaires.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque de banque accepté, égal à cinq pour cent du montant qui y est inscrit et payable à l'ordre de l'honorable ministre des travaux publics. Ce chèque sera confisqué, si le soumissionnaire refuse de signer le contrat, ou s'il n'exécute pas les travaux entrepris : il sera remis si la soumission n'est pas acceptée.

Le Ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ord^e,

A. GOBEL,
Secrétaire.

Département des Travaux Publics, }
Ottawa, 5 décembre 1887. }



AVIS.

PLUSIEURS sections d'Ecoles dans la Province du Manitoba seront offertes en vente par encan public aux dates plus bas mentionnées, savoir : A Manitou, le 10 janvier 1888 ; à Winnipeg, le 17 janvier 1888 ; au Portage la Prairie, le 24 janvier 1888 ; à Brandon, le 31 janvier 1888 ; à Minnedosa, le 7 février 1888.

Dans le cas où un colon établi sur un quart de section de terrain compris dans la liste ci-haut mentionnée pourra prouver à la satisfaction du commissaire des terres du Dominion qu'il résidait *bona fide* sur et cultivant telle section, en ignorance de loi le premier jour d'octobre 1887, l'acquéreur de tel quart de section, si c'est un autre que le colon, sera requis de payer, pour le bénéfice du dit colon, la valeur des améliorations faite sur celui-ci.

Les listes des terrains à vendre, le prix de chaque partie, les conditions de la vente, et toutes autres informations que ceux qui ont l'intention de se porter acquéreurs, désirent avoir, pourront être obtenus sur demande au secrétaire du département de l'intérieur, à Ottawa ; au commissaire des terres du Dominion, à Winnipeg, ou à un agent quelconque des terres du Dominion au Manitoba ou dans les Territoires du Nord-Ouest.

A. M. BURGESS,
Député ministre de l'intérieur.

On ne paiera aucune insertion non autorisée de cette annonce.

CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC.

1887-ETHE-1887

HEURES

DE	POUR	DÉPART	ARRIVÉE
Montréal.....	Québec.....	10.15 p.m.	7.00 a.m.
“.....	“.....	8.10 a.m.	1.55 p.m.
Québec.....	Montréal.....	8.30 p.m.	6.00 a.m.
“.....	“.....	2.00 p.m.	8.40 p.m.
Montréal.....	Portland.....	10.15 p.m.	12.05 p.m.
“.....	Island Pond.....	3.15 p.m.	9.30 p.m.
“.....	Toronto.....	1.00 p.m.	6.30 p.m.
“.....	“.....	8.55 a.m.	10.40 p.m.
“.....	“.....	8.55 p.m.	8.55 a.m.
“.....	St. Jean.....	4.30 p.m.	5.30 p.m.
“.....	“.....	4.20 p.m.	5.20 a.m.
“.....	“.....	8.30 a.m.	9.20 a.m.
“.....	“.....	8.30 p.m.	9.20 p.m.
“.....	Lake Champlain Junction..	4.00 p.m.	6.25 p.m.
“.....	Ottawa.....	8.50 a.m.	12.20 p.m.
“.....	“.....	4.40 p.m.	8.00 p.m.

CHARS PALAIS ET CHARS DORTOIRS

DANS TOUTES LES DIRECTIONS

La ligne la plus avantageuse dans toutes les parties du pays

PASSAGES AU PLUS BAS PRIX POUR TOUS LES POINTS

DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE.

👉 Agents dans toutes les villes du Canada 👈

J. HICKSON, *Gérant-général* }
 W. WAINWRIGHT, *Ass-gérant* } MONTRÉAL.

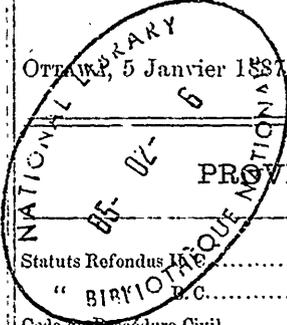
STATUTS DU CANADA

Prix des Statuts en vente au bureau de l'imprimeur de la Reine, Ottawa.

B. CHAMBERLIN,

Imprimeur de la Reine.

Ottawa, 5 Janvier 1887.



PROVINCE DU CANADA

	\$	c.		\$	c.
Statuts Refondus I & E.....	3	25	Code Civil	1	00
" " B.C.....	3	25	Lois Criminelles en 1 vol.....	1	80
Code de Procédure Civil.....	1	50	Ordres en Conseil, a 1874.....	1	25

PUISSANCE DU CANADA

Vic.		\$	c.	Vic.		\$	c.
32&33	Statuts de 1869.....	1	50	42	Statuts de 1879, Vol. I.....	1	25
33	" 1870.....	0	80	"	" " Vol. II.....	0	40
34	" 1871.....	0	80	"	" " Vols. I, II..	1	50
35	" 1872.....	2	00	"	" 1880, Vol. I.....	1	25
36	" 1873.....	1	60	"	" " Vol. II.....	0	50
37	" 1874.....	1	43	"	" " Vols. I, II..	1	60
38	" 1875, Vol. I.....	1	50	44	" 1881, Vol. I.....	0	80
"	" " Vol. II.....	0	80	"	" " Vol. II.....	0	60
39	" 1876, Vol. I.....	0	80	"	" " Vols. I, II..	1	25
"	" " Vol. II.....	0	80	45	" 1882, Vol. I.....	1	00
"	" " Vols I, II..	1	50	"	" " Vol. II.....	1	00
40	" 1877, Vol. I.....	1	00	"	" " Vols. I, II..	2	00
"	" " Vol. II.....	0	60	46	" 1883, Vol. I.....	1	60
"	" " vols. I, II..	1	50	"	" " Vol. II.....	0	60
41	" 1878, Vol. I.....	0	80	"	" " Vols. I, II..	2	00
"	" " Vol. II.....	0	35	"	" 1884, Vols. I, II..	2	00
"	" " Vols. I, II..	1	00	"	" 1885, vol. I.....	1	50
				"	" 1886, Vol. I.....	1	50